

Burger, Marcel, Jérôme Jacquin & Raphaël Micheli (éds). 2011. *La parole politique en confrontation dans les médias* (Bruxelles : de Boeck, coll. Culture & Communication)

Maria Brilliant

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/aad/1247>

ISSN : 1565-8961

**Éditeur**

Université de Tel-Aviv

**Référence électronique**

Maria Brilliant, « Burger, Marcel, Jérôme Jacquin & Raphaël Micheli (éds). 2011. *La parole politique en confrontation dans les médias* (Bruxelles : de Boeck, coll. Culture & Communication) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 15 avril 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1247>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



*Argumentation & analyse du discours* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Burger, Marcel, Jérôme Jacquin & Raphaël Micheli (éds). 2011. *La parole politique en confrontation dans les médias* (Bruxelles : de Boeck, coll. Culture & Communication)

Maria Brilliant

---

## RÉFÉRENCE

Burger, Marcel, Jérôme Jacquin & Raphaël Micheli (éds). 2011. *La parole politique en confrontation dans les médias* (Bruxelles : de Boeck, coll. Culture & Communication), 228 pages, ISBN : 2804163725

- 1 Les contributions qui constituent cet ouvrage proviennent de champs divers s'apparentant aux sciences du langage ainsi qu'à celles de la communication. Ces points de vue variés portant tous sur le politique, la confrontation et les médias enrichissent la recherche en la situant au croisement d'une « interdisciplinarité focalisée ». Les auteurs de l'introduction (M. Burger, J. Jacquin, R. Micheli) présentent la substance du questionnement : c'est sur la confrontation inhérente au discours politique que porte essentiellement l'analyse. Or, les discours de confrontation reposent sur deux caractéristiques : « l'opposition d'au moins deux points de vue », et « la présence d'un tiers » (13). La confrontation politique prend place dans les médias qui, par leurs rôles d'« informateur citoyen », de « médiateur » et de « créateur de mise en scène », l'inscrivent au sein de l'espace public.
- 2 Bien que les directeurs de l'ouvrage (et auteurs de l'introduction) précisent les raisons pour lesquelles ils n'ont pas regroupé thématiquement les contributions, j'ai pris la liberté d'en rendre compte selon un enchaînement différent, qui fait place au « dialogue

interdisciplinaire » dont ils sont partisans, mais qui m'a paru plus aisé à manier en tant que lectrice. J'ai donc regroupé, en une première partie, les trois articles portant sur des performances médiatiques de Nicolas Sarkozy, en montrant justement comment des approches méthodologiques différentes peuvent éclairer le même phénomène d'une autre manière. J'ai ensuite associé plusieurs articles effectuant des comparaisons entre des manifestations médiatiques variées (débat télévisé et entrevue radiophonique, par exemple). J'ai enfin rendu compte d'études politiques plus théoriques, qui n'utilisent la médiation radiophonique ou télévisuelle que comme support à leurs thèses. Les méthodes d'analyses varient largement d'une étude à l'autre, mais c'est très souvent du point de vue linguistique que sont étudiées les confrontations politiques. En fait, c'est surtout la « gestion des désaccords », à partir d'exemples empruntés aux performances d'hommes politiques, qui constitue le terrain d'analyse du recueil.

- 3 Les auteurs (Hugues Constantin de Chanay, Anna Giaufret, Catherine Kerbrat-Orecchioni) de l'article « La gestion interactive des émotions dans la communication politique à la télévision : quand les intervenants perdent leur calme » se basent sur un corpus de deux épisodes de la campagne présidentielle de 2007 en France, celui du « coup de colère » de Ségolène Royal face à Nicolas Sarkozy, et celui d'une interview de Philippe de Villiers dans laquelle il est « sous le feu croisé de plusieurs journalistes et experts ». Les outils utilisés sont ceux de l'analyse interactionnelle (multimodale), qui s'appuie en l'occurrence sur les réflexions menées sur « la place des émotions dans l'interaction ». Parmi les points relevés par Plantin dans ce domaine, c'est sur celui de l'émotion « dite » et sur celui de l'émotion « montrée » que les auteurs se fondent plus particulièrement. Royal prononce expressément les mots « je suis en colère, je me révolte » (état émotionnel assumé et revendiqué), tandis que Sarkozy assimile la colère à l'énervement, à la perte de sang-froid, qualifications dépréciatives qui visent à prouver l'inadéquation de Ségolène Royal à la Présidence – ce qui forme finalement l'enjeu du débat. L'émotion est donc « dite » différemment par chacun des protagonistes, en fonction de ses « intérêts stratégiques » (31), les choix lexicaux des protagonistes ayant en « eux-mêmes une fonction argumentative » puisque les qualifications divergentes de la même émotion aboutissent à des conclusions opposées.
- 4 D'autre part, l'analyse s'attache à l'émotion « montrée », c'est-à-dire aux indices non seulement linguistiques, mais aussi gestuels. L'accumulation des négations et des interrupteurs, ainsi que l'abaissement du niveau de langue, sont également révélateurs de l'émotion. D'autres indices coverbaux sont repérés et indiquent l'évolution vers l'émotion indignée chez Royal, tandis que Sarkozy utilise un style sciemment détendu, se dissociant ainsi de sa rivale. Chez Villiers, les indices paraverbaux de la colère se manifestent essentiellement par le haussement du ton de la voix. Ainsi, « l'émotion dite est corroborée par l'émotion montrée » (47).
- 5 Après avoir approfondi la manière dont des émotions peuvent être gérées à l'avantage d'un des protagonistes – en l'occurrence Sarkozy –, on peut observer comment ce dernier met en œuvre des tactiques de séduction envers un auditoire présumé hostile. Dans « Une confrontation impromptue : connivence et distanciation entre Sarkozy et les animateurs d'une émission radiophonique pour les jeunes », Virginie Delmas et Anne-Caroline Fievet analysent les stratégies utilisées d'une part par Sarkozy pour tenter de séduire un public non acquis à sa cause, et de l'autre par l'animateur Difooll et son équipe, qui veulent marquer leur opposition par des stratégies de distanciation. La présence même de Sarkozy sur le plateau radiophonique peut être considérée comme potentiellement

polémique, car en tant que Ministre de l'Intérieur, il avait manifesté des prises de position controversées envers les habitants des cités (d'où sont issus les jeunes auditeurs). Ce sont les stratégies de distanciation (l'animateur et Sarkozy étant issu d'un milieu social différent) ou de connivence (celles de Sarkozy pour se rapprocher de son auditoire), ainsi que les formes discursives de la confrontation, qui permettent d'évaluer le degré de polémique de l'interaction.

- 6 Le lexique utilisé dans cette émission par Sarkozy est plus libre et familier que dans d'autres entrevues, puisque destiné à des jeunes. L'animateur établit une distance sociale par rapport au candidat par la langue argotique qu'il utilise, par un code vestimentaire différent, et par les provocations qu'il profère (mots en « verlan » inconnus de Sarkozy). Mais les auteurs de l'article s'intéressent plus spécifiquement aux « phénomènes liés à l'argumentation dans la situation d'interaction » (179). Sarkozy utilise des tournures syntaxiques qui posent ses dires comme des évidences, syntagmes qui sont retournés sous une forme inverse par l'animateur. Il se sert ainsi d'un large arsenal de formes argumentatives : questions rhétoriques, que l'animateur reprend en les inversant ; usage de l'exemple, pour se montrer proche des gens et de leurs problèmes, et susciter ainsi leur émotion. Plusieurs autres stratégies sont repérées par les auteurs, qui concluent par l'allégation qu'une véritable polémique a été évitée par l'attitude de distanciation adoptée par Sarkozy vis-à-vis de l'animateur (et réciproquement). De plus, la confrontation est contournée dans la mesure où l'animateur reste dans le consensus. Il est probable que s'il y avait eu de véritables questions posées par les « jeunes des quartiers », l'émission aurait pu être plus polémique, mais ceci n'est qu'une supposition des auteurs.
- 7 Les deux articles évoqués précédemment concernaient Sarkozy candidat. L'article suivant, « La communication de crise du président de la République française (manifestations de février 2009) » (193), par Jean-Paul Dufiet, propose une analyse plus poussée du discours de Sarkozy après son élection. La problématique traitée est celle de la crise des *subprimes* (à laquelle le pouvoir a dû réagir par des mesures économiques et sociales), les manifestations nationales qui s'ensuivirent, et les deux émissions télévisées auxquelles Sarkozy fut convié. Le Président de la République doit jongler entre deux « interdiscursivités » incompatibles, puisque les destinataires en sont différents : d'une part, les manifestants de 2009 (après la crise), de l'autre, l'électorat de 2007 (avant la crise) ; il lui faut répondre à la crise, sans changer de politique vis-à-vis de ses électeurs. L'auteur réussit à montrer comment il projette un *ethos* « dialoguant », sensible dans la première émission (filmée à l'Élysée), dans le but de minimiser la contestation populaire. Bien que Sarkozy n'y soit pas en contact direct avec les Français, des interventions enregistrées lui sont présentées, qui le montrent à l'écoute du désarroi du public. Cet *ethos* dialoguant se construit de deux manières : en différé avec les Français, et en direct avec les journalistes. Sa confrontation avec les manifestants est « aisée, parce que fausse » ; en effet, les extraits enregistrés sont contrôlés, et permettent au Président de montrer sa compassion sociale, en « ignorant les revendications » ; il peut également contredire certains des manifestants sans être contesté ; il admet la contestation, mais son dialogue en différé évite les affrontements publics. Quant au dialogue en direct avec les journalistes, le Président de la République y affiche une attitude de collaboration (sans utiliser l'autorité de sa fonction), d'atténuation, tout en évitant « un comportement interactionnel conflictuel ».
- 8 La seconde émission dure cinq minutes, et le Président y est filmé debout, selon un unique cadrage. Par son illocution, il donne une impression de spontanéité à « une

production orale très préparée » (197), projetant ainsi un *ethos* de fermeté, de « décideur solitaire sûr de ses choix » (198). Le contraste est donc frappant entre ces deux émissions : on passe du plan de l'écoute à celui de la solennité. Mais on peut avancer que l'*ethos* présenté est équilibré : « l'écoute et le dialogue, mais sans faiblesse ».

- 9 L'article montre que l'argumentation du Président de la République a une cohérence pragmatique : les réformes promises à son électorat de 2007 ne viennent que renforcer les mesures prises à la suite d'une crise non anticipée, et dont il n'est pas responsable. Son argumentaire se base sur deux principes essentiels : la doxa – les références partagées avec l'auditoire, et la peur, par dramatisation des conséquences si on revenait sur les erreurs du passé. Ses modèles de raisonnement se basent souvent sur des alternatives opposées et exclusives, ce qui constitue une *fallacy* (un paralogisme), car il y a toujours plus de deux solutions (la bonne et la mauvaise) à un problème, et aucune des solutions n'est jamais totalement fausse ou entièrement vraie. La contre-argumentation utilisée par le Président est polémique, mais l'usage de l'implicite évite la confrontation ouverte avec l'opposition politique. Dès lors, il « crée une connivence avec son propre électorat sans paraître agressif » (207).
- 10 L'auteur conclut qu'il « n'existe pas de stratégie médiatique autonome » ; les niveaux « médiatique, verbaux, argumentatif » s'articulent pour montrer un Président de la République « à la fois maître de son *ethos* dialoguant, et agent d'une argumentation polémique ». La contradiction apparente se mue en complémentarité, et permet à Sarkozy de continuer la politique promise en 2007.
- 11 En quittant Sarkozy et la France, l'article suivant permet de se tourner vers un point de vue intéressant offert par Alain Bovet et Fabienne Malbois dans « (En)jeux du cadre de participation dans la discussion publique médiatisée ». Ils y établissent une comparaison entre un débat télévisé et une entrevue radiophonique en Suisse romande, pour en faire ressortir les différences, mais aussi les convergences. Le débat portait sur le « génie génétique », tandis que l'entrevue avait pour objet la question du retour à la maison des femmes qui travaillent. Le point commun le plus évident entre ces deux formes de débats est qu'elles mettent la collectivité à distance « par le biais d'une instance de *médiation journalistique* » (53). Ces deux genres de discussions font appel à l'opinion, mais à partir de positions diverses : dans l'entrevue radiophonique, le même orateur peut répondre à partir des positions qui lui sont assignées par les questions, tandis que le débat télévisé ne donne qu'un rôle à l'interviewé – celui de partisan ou d'adversaire face au projet débattu. Se reportant aux « cadres » goffmaniens, les auteurs insistent sur la « dimension dramaturgique » que prend le débat télévisé (en tant que « confrontation duale des points de vue » 54), tandis que l'entrevue radiophonique se déroule plutôt sur le ton du « bavardage quotidien ». L'assomption de base est cependant que tous deux reposent sur une configuration rigide et non négociable de « l'espace politique », à partir de laquelle peut s'engager l'analyse proprement dite.
- 12 Le débat télévisé repose sur une forte bipolarité simple : pour ou contre les propositions de modification de la Constitution suisse en ce qui concerne « la protection génétique », débat encadré de manière très vigilante par la modératrice. Lorsqu'un débatteur contestataire tente de renégocier la place à laquelle l'émission l'a astreint, il est repris par la modératrice de manière virulente, faisant ainsi comprendre que les « dimensions constitutives de l'émission ne sauraient devenir un objet ou un enjeu du débat » (56). Celui qui vient en tant qu'expert de la question ne peut qu'indiquer les définitions scientifiques, tandis que le politique ne peut que débattre de son opinion (sans se poser

en expert). Le cadre de participation à ce débat doit rester stable, et ne peut être remis en question. C'est à ce prix que marche la dramaturgie : « les débatteurs doivent accepter le script et la distribution des rôles qui ont été établis avant le début de la pièce » (58).

- 13 A l'inverse, dans le « talk-show » radiophonique, le « cadre de participation [est] flottant » ; les auteurs s'appuient sur trois composantes de la conversation : « le thème, le *footing* (assignation de chaque participant à son rôle), et le destinataire ». Le thème est traité de manière désordonnée, contrastée, tout semble possible dans ce cadre d'énonciation y compris des connections « incongrues ». Le « footing » est mouvant, chaque participant pouvant endosser un autre rôle au cours de l'émission, selon les diverses qualifications par lesquelles la modératrice le présente. Quant au destinataire, il peut être aussi bien un autre participant à l'émission que les auditeurs (absents), voire la modératrice elle-même. Il s'avère néanmoins que malgré l'apparente spontanéité de la discussion, le positionnement idéologique et politique de chacun des participants est fermement annoncé dès le départ, et c'est ainsi que la dramaturgie peut se déployer dans un espace « divertissant » sur un sujet sérieux.
- 14 Il apparaît donc que malgré les différences entre ces deux formes de médiation, toutes deux reposent essentiellement sur « une conception bipolaire du politique qu'elle contribue à reproduire » (64), puisque les positions des participants dans les débats sont clairement indiquées dès le début. La relation à l'espace politique n'est donc pas modifiée par les configurations diverses que proposent les médias. Pour conclure, les auteurs avancent que c'est grâce à « *l'ethnographie de la parole publique* » que l'on peut porter « un regard à la fois informé et engagé sur les façons dont les collectivités humaines discutent et cherchent à résoudre les problèmes qui les affectent » (66).
- 15 Cet article se distingue des autres qui traitent de l'analyse de confrontations médiatiques, puisque l'enjeu n'y est pas de mettre à jour des mécanismes discursifs, mais plutôt des systèmes de comportement humain. Toutefois, l'article suivant, qui propose également une comparaison – mais cette fois-ci entre deux genres d'émissions télévisées différentes au Canada, se focalise sur l'*ethos* construit dans les deux cas par le politicien, dans sa manière de gérer les désaccords mis en scène – ce qui est également un comportement humain. Oliver Turbide, dans « Discours politique et gestion de la confrontation lors d'un *talk-show* et d'une émission d'affaires publiques », étudie la façon dont le même politicien gère la confrontation avec les médiateurs dans des émissions différentes portant sur un même enjeu politique. La confrontation est un discours familier aux politiciens, puisque l'espace social est ainsi structuré dans une démocratie. Sa médiatisation dans des débats publics était également définie et structurée, mais à partir des années 90 au Québec apparut la forme du « talk-show », qui joint le divertissement des téléspectateurs à l'exposition de « thèmes sérieux et importants où la conflictualité se met en scène » (111). L'auteur tente de répondre aux questions sur la distinction entre ces deux types d'activité (émission d'affaires publiques et *talk-show*), et sur la manière dont le politicien y gère les désaccords, les agressions, tout en restant attaché aux buts de divertissement du *talk-show*. A partir d'un « cadre d'analyse du discours d'opposition » représenté par un tableau où sont recensées les différentes stratégies et ressources respectivement utilisées par l'interviewer et par l'interviewé, dans leurs discours et dans l'interaction qui s'ensuit, puis des contraintes attachées à chacun des genres d'interaction médiatique – également au moyen d'un tableau comparatif, l'auteur montre les différences principales qui émergent de son analyse.

- 16 Dans l'émission d'affaires publiques, il se produit une « lutte identitaire et une lutte pour le contrôle de l'orientation thématique » (115) entre interviewer (IR) et interviewé (IE). Ce dernier attaque la question de l'IR en en contestant le bien-fondé, et l'enferme dans un cadre identitaire dans lequel l'IR veut le conduire. Il s'affirme ainsi comme « un chef ferme ». Sur le plan interactionnel, il se place en position de « dominant », par le fait qu'il ignore sciemment la question, tout en répétant son « message politique ». En restant sur son « propre terrain discursif, il ne se laisse pas définir par son interlocuteur, mais revendique son identité professionnelle de chef de parti » (119).
- 17 Dans le *talk-show*, les questions posées par l'IR à l'IE « le contraignent à se justifier et à se défendre ». Or, les stratégies utilisées par le politicien l'amènent à attaquer la question, à la recadrer, prenant ainsi « le contrôle de l'orientation thématique, en renversant les rôles communicationnels ». Sa « contestation de la contradiction » se fait par un discours explicatif, conciliant dans lequel il crée un « rapport de solidarité » avec l'interviewer. Le politicien inverse les rôles, puisque dans ce genre d'émission ludique l'IE peut également poser des questions ; il impose une « image de soi favorable », et si le public réagit positivement, le politicien en sort gagnant.
- 18 En conclusion, l'auteur avance que dans l'émission d'affaires publiques, le politicien se révèle comme un « résistant, un combattant », tandis que dans la seconde, l'image de soi qui est privilégiée est celle qui marque l'humanité et la bienveillance. La « stabilité de l'*ethos* » au sein des confrontations diverses est maintenue, puisque le politicien a réussi à « faire baisser la tension ou l'augmenter selon ce que la situation exige » (125).
- 19 Le *talk-show* dans la télévision belge est étudié par Joëlle Desterbeck dans « La polémique mise en mots et en images dans *Répondez @ la question* ». Il s'agit de la confrontation d'un politicien face à un trio de journalistes. L'auteur vérifie principalement si les « caractéristiques sémiotiques intrinsèques de la télévision » contribuent au développement de la polémique, à l'aide non seulement de l'exploration de « la scénographie, le tournage et le montage », mais aussi en utilisant les « cadres thématiques, discursifs et communicationnels » dans une telle émission. S'il semblait que le discours polémique et le système télévisuel n'aillent pas forcément de pair (les baisses d'audience montrent l'intérêt décroissant envers les polémiques politiques pures), les nouveaux formats – avec des rôles transformés pour les journalistes-médiateurs – accrocheraient plus le public, et si l'on distingue la « polémique de ton » de la « polémique de fond », c'est bien la première qui est privilégiée de nos jours sur le petit écran, pour sa « logique de la parole ornementale » (151).
- 20 L'émission *Répondez @ la question* déroge de cette nouvelle tendance, car elle s'apparente à « une mise sur le grill orchestrée par l'instance médiatique » (152). Du fait que la personnalité politique est mise en confrontation avec trois journalistes politiques, la polémique de ton y côtoie celle de fond. Desterbeck présente les caractéristiques globales du discours polémique, pour vérifier leur pertinence dans le contexte de la mise en images formatée. Les thèmes abordés dans cette émission sont essentiellement « politiques », et les prises de parole des journalistes sont catégorisées selon plusieurs rôles énonciatifs repérés par l'auteur, parmi lesquels ceux de questionnement et de gestion dominant. Les questions sont cadrées par l'auteur d'après trois critères : personnel, politique et méta-cadrage, le politique étant évidemment le plus représenté, par les stratégies mises en œuvre et les enjeux qu'il comporte. Certaines caractéristiques de la polémique ne peuvent pas fonctionner dans ce type de « chassé-croisé » de

questions et réponses, car ce mode utilise volontiers les attaques personnelles au détriment des enjeux idéologiques, favorisant ainsi une « monstration spectaculaire ».

- 21 L'auteur conclut que « la structure relationnelle de *Répondez @ la question* est entièrement tournée vers la configuration d'une activité polémique » (166), bien que l'émission oscille entre une « polémique de ton » et une « polémique de fond », sur lesquelles le téléspectateur doit se construire sa propre opinion.
- 22 Le dernier regroupement effectué dans ce compte-rendu est celui qui traite de questions plus théoriques. Une approche lexicométrique est utilisée par Pierre-Olivier Dupuy et Pascal Marchand dans « Confrontation et positionnement dans les duels de l'entre-deux-tours ». Bien que personne n'ait encore pu évaluer l'influence de ces débats sur le choix final des électeurs, ils sont intéressants car il s'agit de « répondre directement et immédiatement face à une critique adverse, déstabiliser son interlocuteur en l'interrompant dans son argumentation, imposer des thématiques » (130). L'approche lexicométrique permet d'« observer les évolutions linguistiques de la parole politique dans ces confrontations électorales », et le corpus utilise cinq débats (1974, 1981, 1988, 1995 et 2007), retranscrits intégralement, codés selon différentes variables, et segmentés thématiquement. Les discours politiques ainsi étudiés montrent que la richesse du vocabulaire décroît au fil des débats, bien que le vocabulaire utilisé se soit modifié entre 1974 et 2007. Ainsi se forme une identité lexicale (combinant l'identité personnelle et l'identité sociale) qui permet à chacun des « présidentiables » de se « construire un *ethos* discursif positif », ce qui amène les auteurs à affirmer que « le débat de l'entre-deux-tours caractérise un conflit d'identités », par un « affrontement de personnalités » (134) repérable dans les indices linguistiques relevés. L'une des conclusions intéressantes auxquelles parviennent les auteurs de l'article est celle qui marque, selon eux, « la fin de l'affrontement idéologique et politique » ; les « duellistes » d'aujourd'hui cherchent bien plus à faire valoir leur identité personnelle (socialement valorisée) que leur identité sociale et politique. La polémique porte plus sur « la réalité sociale » construite par chacun d'entre eux que sur une confrontation d'idéologies. Chacun tente d'imposer « ses thèmes de prédilection », en utilisant toutes les stratégies de déstabilisation, de discréditation, voire de négation de l'autre, en l'attaquant et en valorisant sa propre identité. Les auteurs concluent que « la polémique se joue sur la négociation des identités réciproques » (146), au moyen de la séduction plutôt que la « persuasion par l'argumentation » : il s'agit de plus en plus de vendre des individus séduisants et pragmatiques et non plus des partisans idéologiques coupés de leur électorat.
- 23 Si l'approche lexicométrique exige des recoupements innombrables sur un corpus généralement très imposant, l'article « Poser des questions ce n'est jamais un scandale ! Interview politique, question contrediscursive médiée et polémique » par Alexandra Nowakowska et Jacques Bres, s'intéresse à un genre médiatique particulier, celui de « l'interview politique brève » (70). Les auteurs définissent ainsi leur objet d'analyse : la question contrediscursive médiée (QCM) forme d'une part une médiation énonciative, dont la particularité est de constituer un écran protecteur au journaliste qui pose la question (ce n'est pas lui qui l'a dit, mais une source d'autorité antérieure), et d'autre part recèle un potentiel polémique du fait qu'elle émet un jugement « contrediscursif » visant à déprécier l'image positive que renvoyait l'interviewé – qui, lui, doit répondre en évitant l'écueil de l'affrontement polémique. La QCM pose toujours une critique, allant parfois jusqu'à l'attaque *ad hominem*, par discours rapporté, direct ou indirect, à partir d'une autre source énonciative, qui est souvent perçue comme antagoniste de l'interviewé –



qu'elle appartienne au même groupe d'opinion que celui-ci, ou au contraire, à une faction politique opposée ; la parole rapportée peut également provenir d'une énonciation précédente de l'interviewé lui-même, qui contredit ses propos actuels. La « médiation énonciative » s'appuie et met en forme la « dimension contrediscursive », par sa visée axiologique et/ou polémique. Les auteurs avancent que 80 % des interviews commencent par ce type de question.

- 24 A la question de savoir si les QCM ont une charge polémique, les auteurs répondent de façon nuancée. Il semblerait qu'il ne puisse y avoir de polémique dans une relation qui ne s'établit pas entre des « pairs » (journaliste vs personnage politique), mais entre des statuts « complémentaires » (celui qui pose la question vs celui qui y répond). L'accusation se fait par l'intermédiaire d'une question médiée, elle n'est donc pas perçue comme étant une attaque directe. Cependant, si l'accord implicite est transgressé (le journaliste pose sa question « contrediscursive », mais le politique ne répond pas, ou se dérobe, ou répond « à côté du sujet »), il se crée un glissement vers une polémique qui peut revêtir deux formes : l'une sur le « droit » de l'intervieweur (par effacement progressif de la médiation énonciative – ce qui revient à un conflit frontal), l'autre sur le « devoir » de l'interviewé – par son affirmation que la QCM est fallacieuse, attaquant ainsi « le système médiatique » qui rapporte des propos non vérifiés, non étayés. En invalidant la pertinence de la médiation énonciative, ou en la dévalorisant, le politique invalide la pertinence même de la question – et peut se permettre de ne pas y répondre, donnant ainsi lieu à des polémiques plus ou moins virulentes.
- 25 Si la « Question Contrediscursive Médiatisée » est brève, une formule l'est encore plus ! Elle donne cependant lieu à des recherches de plus en plus nombreuses, et Ida Hekmat présente une étude contrastive des formules « choc des civilisations » et « Kampf der Kulturen ». Ses observations se basent sur deux débats télévisés, en 2006, en France et en Allemagne, portant sur l'affaire des « caricatures de Mahomet », qui servent de support à sa réflexion théorique. Les formules française et allemande sont la traduction du syntagme anglais « clash of civilisations », dont Huntington est réputé être l'auteur ; si la traduction en français ne paraît pas poser problème, étant littérale, il n'en va pas de même pour l'allemande. Cela semble dû à une non-correspondance des termes « civilisation » et « culture » en anglais et en allemand, mais surtout le choix du mot « kampf » (lutte, bataille) au lieu de « clash » (choc) semble étonnant, si l'on ne connaît pas le terme déjà établi en Allemagne du temps de Bismark, « Kulturkampf ». Ceci confirme en fait la polymorphie de la formule.
- 26 L'un des points principaux de la théorie de Krieg-Planque (sur les travaux de laquelle se base l'auteur) est que la formule est un « référent social », par le fait qu'à « un moment donné, dans une communauté donnée, la formule signifie quelque chose pour tous » (98). Mais elle est aussi « constitutivement polémique », puisqu'elle ne signifie pas la même chose pour tous :
- Les formes de polémique des formules sont multiples : les formules *font débat* parce que ni leur référent ni leur énonciation ne vont de soi. Elles *cadrent les débats* au sens où leur caractère polémique est utilisé au niveau macro pour annoncer et souligner la polémique générique des débats. Enfin, la formule française *fait la polémique*, au sens où elle est utilisée comme arme contre l'adversaire débattant (98).
- 27 L'auteur présente des exemples confrontant la « prise en compte » de la formule (l'utiliser, la faire circuler), et sa « prise en charge ». La formule peut être prise en charge par son énonciateur, mais « son référent est présenté comme problématique ». D'autre

part, en présentant un débat par la formule, on lui donne un cadre agonique propice à l'escalade polémique.

- 28 En conclusion, l'auteur remarque que la formule « choc des civilisations » en français est porteuse d'une polémique particulièrement importante, tandis que dans le contexte allemand, la formule est prise en charge, et c'est son référent qui pose problème. Les formules ne sont donc pas identiques après traduction, et leurs différences sont liées à leur genèse dissemblable en français et en allemand.
- 29 Les auteurs de ce recueil tentaient de définir dans leur introduction ce qu'étaient les « discours des politiques », les « discours de confrontation », et la manière dont ils étaient mis en scène par les médias. Comme eux, nous remarquons par les contributions de cet ouvrage qu'il existe des genres différents de discours politiques, qui varient selon les « acteurs » et les supports médiatiques qui les relaient, mais dont émerge presque toujours une constante : « la légitimation de soi ». Or, cette légitimation de soi (personnelle, institutionnelle ou sociale) est fortement mise à l'épreuve dans les confrontations médiatiques, puisque leur « raison d'être » est justement de l'ébranler.
- 30 Le terme de « confrontation » inclut l'idée dominante de « face-à-face » de personnes, d'objets, ou de points de vue afin de les offrir au public qui, tout en se divertissant, pourra peut-être se bâtir une opinion. Les auteurs affirment que la confrontation offerte dans les médias s'appuie sur un « antagonisme irréductible des positions et des raisons avancées ». Nous avons cependant pu remarquer que si certains cadres médiatiques se prêtent plus que d'autres à l'éclosion de polémiques, celles-ci sont rarement menées à leur terme. Au contraire, il nous a même semblé que dans la plupart des cas, les personnalités politiques comme les médiateurs et journalistes, pour véhéments et violents qu'ils puissent être au cours de l'émission, tentaient d'éviter de déboucher sur une polémique « irréductible ».
- 31 L'échange proprement polémique (qui ne cherche pas à convaincre l'allocutaire, mais à le disqualifier) n'est visible que dans les confrontations qui mettent en scène, par exemple, deux candidats aux Présidentielles : nous l'avons vu dans l'article (de Chanay, Giaufret et Kerbrat-Orecchioni) qui traitait de Sarkozy et Royal, et dans celui (de Dupuy et Marchand) qui s'attachait à tous les « duels » télévisés entre candidats de l'entre-deux-tours. La conclusion intéressante que l'on peut en retirer est double : d'une part, une polémique semble ne pouvoir exister qu'entre deux « pairs » ; de l'autre, il ne s'agit plus d'affrontements idéologiques par argumentation persuasive, mais de « négociations d'identités réciproques » par la séduction des spectateurs.
- 32 En revanche, la plupart des autres analyses présentées montrent que soit les médiateurs-journalistes, soit les personnalités politiques, soit les uns et les autres, utilisent des stratégies de contournement pour éviter la polémique frontale et violente. Dans l'émission radiophonique pour les jeunes, l'animateur est provocateur mais « reste dans le consensus », et Sarkozy adopte une attitude à la fois de distanciation et de connivence. Dans les émissions de radio et de télévision, les modérateurs ne permettent pas de dévier des cadres fixés par le genre de débat proposé, évitant ainsi des « débordements » malencontreux. Pour le Canada, Turbide montre comment un politicien réussit à contourner les attaques des journalistes dans deux émissions différentes, en effectuant un retournement de position spectaculaire. On peut même avancer que la « mise sur le grill » d'un politicien face à trois journalistes, dans la télévision belge (Desterbeck), bien qu'ayant essentiellement une visée polémique de par sa structure, ne peut réellement y parvenir du fait que l'enjeu est plus spectaculaire qu'idéologique.

- 33 Il m'a paru que lorsque des opinions politiques conflictuelles se trouvent en interaction médiatique, il se crée une « mise en spectacle » qui semble (contrairement à certaines idées reçues) désamorcer l'étincelle polémique. Les recherches qui ont permis la constitution de cet ouvrage apportent ainsi, chacune selon sa méthodologie propre, des aperçus intéressants et des outils précieux à la compréhension des systèmes complexes qui régissent les confrontations politiques représentées dans les médias audiovisuels.
- 

AUTEUR

MARIA BRILLIANT

Université de Tel Aviv, ADARR